

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Jean des Cars (séance du lundi 7 mars 2005)

Alain Besançon : Votre affirmation que « la littérature était contre le régime » m'a fait sursauter. En effet, Mérimée était un intime de la Cour ; Flaubert allait aux Séries de Compiègne ; Sainte-Beuve était sénateur de l'Empire ; Daudet a commencé comme secrétaire du Duc de Morny ; Cournot était recteur ; Victor Duruy était ministre ; Fustel était le grand historien quasi officiel de la France ; Guizot finit par se rallier ; Pasteur dirigeait l'Ecole normale. Tout le monde ne pensait donc pas comme Victor Hugo.

*
* *

Jacques de Larosière : Permettez-moi de revenir sur un point important, à savoir le hiatus qui a existé dès la révolution de 1848 entre la réalité de la personnalité du futur Napoléon III et l'idée que des gens comme Victor Hugo s'en faisaient.

On constate aisément que Napoléon III a su manœuvrer de façon remarquable pour s'insérer dans le jeu politique français. Il a réussi à être élu dès la première élection après la révolution. Il ne s'est pas imposé à Paris, restant, contre l'avis de ses conseillers, à Londres. C'est Cavagnac qui s'est livré à l'horrible répression (5000 morts !) sans que Napoléon III y fût en rien mêlé. Il n'est rentré qu'après les élections de septembre et, entre temps, il n'a quasiment joué aucun rôle parlementaire.

Victor Hugo et Adolphe Thiers avaient un jugement étonnant sur le futur Napoléon III. Ils le trouvaient « inepte », et donc ils le poussaient politiquement avec une intention clairement exprimée par Victor Hugo qui déclara : « Il sera notre créature. » Mais lorsque le futur Napoléon III a été élu à une majorité écrasante Président de la République et qu'il a commencé à manifester sa propre indépendance de pensée – notamment avec la loi Falloux ou sur l'attitude à adopter face au Pape – ils ont compris un peu tard qu'ils s'étaient trompés et ils se sont alors, mais alors seulement, éloigné de lui.

*
* *

Jean Tulard : Merci pour ces précisions. Le mot terrible de Thiers est d'ailleurs connu. Il a dit de Louis Napoléon : « C'est un crétin qu'on mènera. » En fait, la constitution de 1848 avec un président élu au suffrage universel avait été conçue dans l'esprit de Thiers pour faire élire « un crétin » qui cèderait ensuite la place à un Orléans que l'on restaurerait.

*
* *

Gérald Antoine : Je voudrais m'attarder un instant sur Sainte-Beuve, grand écrivain du Second Empire, que vous avez attaqué, certes plus brièvement que Victor Hugo, mais tout aussi violemment. Il a été un témoin rapproché du Second Empire – ce que ses adversaires lui ont suffisamment reproché. Un jour il écrit au Prince Napoléon : « Quand on gouverne la France et que

l'on s'appelle Napoléon, on attend de vous chaque jour des choses étonnantes. Je ne vois toujours rien venir. » A la Princesse Mathilde, il écrit à plusieurs reprises : « Pouvez-vous glisser à l'oreille » que l'Empereur donne trop à l'Impératrice, c'est-à-dire au clan conservateur, et qu'il n'écoute pas suffisamment l'aile gauche de l'Empire. Il a des mots très durs : « Quand donc l'Empereur se purgera-t-il de la lèpre cléricale ? »

Lorsqu'il apprend que Victor Duruy va être congédié, il écrit à la même Princesse Mathilde : « Encore une concession à ces robes noires ! ». Les historiens les plus attentifs à la personnalité de Napoléon III nous enseignent, si je ne me trompe, qu'il était un velléitaire constamment tiraillé entre une droite incarnée par l'Impératrice et une gauche incarnée par la Princesse Mathilde, le Prince Napoléon et tant d'autres. Napoléon III n'a jamais su choisir. Il se rappelait certainement qu'il avait été carbonaro et que ses origines étaient à gauche. Mais ensuite, il a donné vers la droite, beaucoup trop !, notamment quand il aurait fallu maintenir une politique de l'éducation nationale si bien comprise par Victor Duruy. Il a aussi beaucoup trop donné à la gauche à la veille de la guerre de 1870 alors qu'il savait que l'armée n'était pas prête.

Dans son plus récent ouvrage, *Les Thermidoriens*, Jean Tulard, notre président, cite Napoléon I^{er} : « La faiblesse du pouvoir suprême est la plus affreuse fatalité pour un peuple ». Ne croyez-vous pas que cette faiblesse était le mal des dix-huit années dont vous nous avez brossé un tableau si brillant ?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : En tant qu'ancien bibliothécaire, je rappellerai que la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu est en bonne partie l'œuvre de Napoléon III et de son gouvernement. Néanmoins, le Mexique et la dépêche d'Ems, malgré les correctifs que vous avez apportés, restent des taches sur le blason du Second Empire.

A la liste des monuments détruits, j'ajouterai la place Falguière, une des plus jolies places de Paris, massacrée dans les années 1970.

*
* *

Alain Plantey : Je voudrais rappeler qu'à la fin de son règne Napoléon III a été très malade. Il faut prendre cela en compte.

Une question à laquelle vous pourrez sans doute répondre : d'où vient le surnom de Badinguet ?

Troisièmement : le succès de Napoléon III en matière intérieure n'est pas contestable. En revanche, j'ai le plus grand doute sur sa politique étrangère. Dès l'unité italienne, il s'est mal positionné. Quant à l'unité allemande, il n'est pas nécessaire d'en parler. En fait, son nationalisme a porté l'empereur à de graves erreurs politiques parce qu'il a traduit en politique étrangère un idéal hors du temps. La perte de l'Alsace-Lorraine fut dramatique. Pensons au désastre politique, religieux, ethnique, culturel qu'elle a entraîné. La France avait intérêt à ce que l'Europe centrale reste divisée. Napoléon a au contraire favorisé son unité, ce qui a coûté très cher à son pays.

*
* *

Pierre Messmer : Vous n'avez pas abordé un aspect très intéressant de la politique de Napoléon III, à savoir la politique coloniale. Napoléon III, c'est Faidherbe au Sénégal ; Napoléon III, c'est aussi la Cochinchine ; Napoléon III, c'est surtout une politique algérienne très intelligente, celle du royaume arabe, seule tentative sérieuse pour sortir du système purement colonial que la royauté avait établi et que la III^e République a renforcé.

*
* *

Pierre Bauchet : Votre réhabilitation de Napoléon III me rappelle des souvenirs d'enfance. J'ai en effet grandi en Picardie, région qui devait beaucoup à Napoléon III. Dans le milieu petit paysan qui était celui de ma famille, on parlait très souvent avec respect du Second Empire. En fait cela tenait à ce qu'une grande partie des réalisations qui ont modernisé les campagnes et les villes de province datent du Second Empire. Je pense notamment au développement de l'enseignement secondaire. Avant Napoléon III, il y avait les Jésuites, mais quasiment rien d'autre. Les premières mesures publiques générales ont été prises par Napoléon III dans les lycées. Il faudrait évoquer aussi la politique culturelle : à Amiens, le musée fut l'œuvre de Napoléon III, comme dans beaucoup d'autres villes.

Un autre aspect important de la politique de Napoléon III est celui de la statistique. La statistique économique de la France est née sous Napoléon III lors des accords de libre échange avec la Grande Bretagne. Le seul recensement statistique de l'industrie et des campagnes françaises a été fait entre 1861 et 1865 par les instituteurs à la demande de Napoléon III. Il ne reste malheureusement que trois exemplaires de ce travail remarquable.

*
* *

Jean Foyer : Vous avez infligé une véritable volée de bois vert aux historiens qui avaient un peu trop le snobisme de vouloir parler comme les littérateurs. C'est là une leçon dont les historiens pourront se pénétrer.

Victor Hugo a lui aussi été exécuté, avec une très juste raison. Le souffle poétique ne s'accompagne en effet pas nécessairement d'honnêteté politique. On a pu le constater également à une époque assez récente.

Plusieurs d'entre nous ont évoqué 1870 et la dépêche d'Ems. Il me semble que Napoléon III a commis une autre erreur qui, probablement, explique les malheurs de 1870. C'est d'avoir laissé la Prusse écraser l'Autriche à Sadowa. Il s'agissait malheureusement d'un vieux travers des Français, qui datait du XVIII^e siècle. Les Français n'ont en effet pas compris que ce n'était plus la Maison d'Autriche qui était l'adversaire déterminé et dangereux de la France, mais la Prusse.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Tous les avocats savent qu'un plaidoyer trop indulgent risque d'alourdir la peine du prévenu. Je suis sensible à votre exposé, politiquement incorrect puisque vous avez défendu un homme voué aux gémonies. Il n'en reste pas moins que, sur l'essentiel, Louis Bonaparte se trompe.

Certes, il est beaucoup plus moderne que la plupart des hommes politiques de son temps. Sa politique arabe le montre, comme l'a rappelé le Chancelier Pierre Messmer. Il est intelligent sur la question sociale, sur la question ouvrière, également en matière industrielle, bancaire.

Mais il reste néanmoins deux problèmes majeurs. Celui de la légitimité politique à l'intérieur et celui de la politique étrangère. En politique intérieure, il comprend, à la différence des Orléanistes, que le suffrage universel est essentiel. Il s'appuie sur ce dernier pour « légitimer » ce qui reste quand même un coup d'Etat militaire. Mais du coup, il est hésitant sur le problème du système représentatif, sur lequel la Monarchie de Juillet avait déjà échoué. Assurément, il est bon d'avoir le plébiscite des campagnes, mais si les élites – citadines – ne sont pas pour le pouvoir, il est difficile de gouverner. Comprenant cela, Napoléon III fait petit à petit l'Empire libéral, mais sans réussir vraiment. Arrivé dans les années soixante, il a un régime représentatif insuffisamment fort qui l'entraîne dans la pire aventure, celle de la guerre.

Quant à la politique étrangère, elle reste un échec total. La politique étrangère de Napoléon III est la combinaison d'une recherche excessive de la gloire et d'un manque de politique d'équilibre. Pour ce qui est du premier terme, il s'engage trop avec les Anglais contre les Russes dans les affaires turques et l'affaire mexicaine est totalement déraisonnable. Pour ce qui est de l'équilibre, il laisse gagner la Prusse à Sadowa et s'engage dans une guerre sans avoir véritablement l'appui de l'Angleterre, qu'il a inquiétée par toutes ses ambitions.

*
* *

Jacques Dupâquier : Je reviens sur la maladie de Napoléon III. On sait qu'il avait la maladie de la pierre et qu'il souffrait horriblement. Ses médecins lui administraient des doses d'opium considérables, si bien qu'il était souvent somnolent vers la fin de sa vie. Il mourra d'ailleurs d'une opération qui avait été tentée en Angleterre pour essayer de le débarrasser de sa pierre et lui permettre de tenter une équipée de reconquête en France.

Par ailleurs, j'abonde dans le sens de Pierre Bauchet en ce qui concerne la naissance de la statistique. Certes, la Statistique générale de la France avait été créée sous la monarchie de Juillet, mais les quatre recensements du Second Empire (en comptant celui de 1851) sont parmi les plus remarquables du XIX^e siècle. Ils sont d'une qualité et d'une précision qui dépassent celles des derniers recensements de l'INSEE. En outre, ils s'accompagnent d'un effort de conceptualisation : à travers le recensement des professions, la SGF essaie de comprendre les structures de la société française.

Enfin, il faut reconnaître que le Second Empire a impulsé la modernisation économique et l'urbanisation de la France. Jamais, jusqu'aux Trente Glorieuses, la France n'a autant bougé que dans la période 1851-1870. De cela, on parle peu. Pourquoi ? Je suis frappé de la détestation du Second Empire par les historiens, mais aussi par les politiques. Vous avez rappelé le triste destin du palais des Tuileries. Il faudrait évoquer aussi le Palais de Saint-Cloud, qui avait brûlé et que les politiques ont refusé de reconstruire, car c'était un haut lieu du Second Empire.

On pourrait se demander si cette détestation politique n'est pas, en grande partie, une réaction nationaliste. Le Second Empire se termine par un désastre militaire, comme le Premier, mais on en a plus voulu à Napoléon III de la défaite de Sedan qu'à Napoléon I^{er} de la défaite de Waterloo. Il est toutefois intéressant d'observer que, si les Tuileries et le Palais de Saint-Cloud ont disparu, on n'a tout de même pas débaptisé les ponts et les grandes avenues qui signalaient les victoires militaires du début du règne : Magenta, Solférino, Alma etc.

*

* *

Marianne Bastid-Bruguière : Ne pensez-vous pas que la raison pour laquelle les calomnies littéraires ont eu la vie si dure tient au fait que les archives de Napoléon III ont brûlé ? On est donc très mal armé pour reconstituer ce qu'il a voulu faire tant en politique intérieure qu'en politique extérieure.

*
* *

Charles Hargrove : Malgré l'opinion hostile qu'elle avait de son grand prédécesseur, l'Angleterre a toujours été favorable à la personne de Napoléon III, avant même qu'il ne se lance dans ses aventures étrangères. Il est remarquable que les jugements des historiens anglais, qu'ils fussent contemporains ou subséquents au Second Empire ont toujours été beaucoup plus positifs que ceux des historiens français. Adhérez-vous à cette opinion ?

En outre, que pensez-vous de la thèse selon laquelle le Prince impérial serait tombé dans un guet-apens délibérément tendu par le gouvernement anglais lors de la guerre contre les Zoulous en Afrique du Sud ?

*
* *

Réponses :

L'objet de ma communication était de préciser la vision que les historiens avaient du Second Empire. C'est celle que le public a reçue après des décennies d'enseignement orienté et tronqué sous la Troisième République. On pourrait relativiser et dire que, territorialement parlant, la France de Waterloo perd beaucoup plus que l'Alsace-lorraine. On pourrait dire aussi qu'après 1940 et la fin de la séparation entre la zone libre et la zone occupée, la France perd beaucoup plus qu'en 1870. Avons-nous des leçons à donner ?

Pourtant la période du Second Empire a été plongée dans un perpétuel dénigrement. Cela tient peut-être au fait qu'il y a beaucoup plus de responsabilités et de coupables dans la chute du Second Empire que dans celle du Premier. Il y a tellement de coupables qu'il a été trouvé plus pratique d'en désigner un seul. D'ailleurs, le 9 mars 1871, le gouvernement provisoire, qui pataugeait lamentablement, dénonçait Napoléon III comme coupable. Il lui avait fallu six mois pour identifier ce coupable, qui de surcroît était prisonnier. Je vous laisse juges d'apprécier l'indignité de ce comportement.

Mais que l'on me comprenne bien ! Il ne s'agit nullement pour moi de réhabiliter le Second Empire. Il s'agit d'analyser les principales sources de la mauvaise image que nous avons.

A Alain Besançon : Permettez-moi de rappeler que j'ai précisé : « la littérature puissante et agressive est contre Napoléon III ». Autrement dit, la littérature politique était contre Napoléon III. Les gens qui le soutenaient étaient malheureusement sans grand poids ou sans grand talent. J'ai démontré que l'Impératrice avait été la lectrice de Gustave Flaubert et qu'elle était même intervenue, violant le principe de séparation des pouvoirs, pour que le magistrat chargé d'instruire le procès de Madame Bovary, un dénommé Pinard, soit modéré dans ses réquisitions. Elle a même fait inviter Flaubert à Compiègne et lui a donné la Légion d'honneur, ce dont il a essayé de se débarrasser plus tard.

Vous avez parlé de Pasteur, que je ne range pas vraiment parmi les auteurs littéraires. Pasteur était un homme extraordinaire. Je m'honore d'avoir retrouvé sa correspondance. On avait signalé à l'Impératrice qu'à proximité du parc de Saint-Cloud se tenait un individu dangereux qui faisait des expériences sur des chats et des chiens. Pasteur expliquant à l'Impératrice le principe de la vaccine, celle-ci le fit venir à Compiègne, puis lui rendit visite avec Napoléon III dans son laboratoire de la rue d'Ulm et lui suggéra de faire déposer un brevet pour son invention. C'est Eugénie qui donna à Pasteur l'idée de l'institut qui porte son nom. A chaque fois que j'ai évoqué ces faits, on m'a opposé Viollet-le-Duc, qui avait oublié tout ce qu'il devait à l'Empire. Certains retournements de veste ressemblent à des garde-robes.

La critique littéraire n'était certes pas favorable au Second Empire, mais la critique littéraire n'est jamais favorable au régime en place, sinon elle ne serait pas une critique crédible. Quant à Sainte-Beuve, nous connaissons son activité. Les Goncourt sont également critiques, mais ils le sont surtout à l'égard des invités de la Princesse Mathilde, parce qu'ils ont à sa table leurs ronds de serviette et qu'ils n'aimaient pas les nouveautés.

J'accuse donc, en toute confraternité, mes prédécesseurs d'avoir occulté un certain nombre de talents et de n'avoir retenu que les formules critiques qui font mouche.

A Jacques de Larosière : Victor Hugo a donné encore une chance au Prince Président en allant déjeuner à l'Elysée. J'ai le détail de ce menu. On y servit du lapin à la Capet, sans doute privé de tête ... Tout était froid et Victor Hugo qui était un bon mangeur est parti furieux. Dans le même ordre d'idées, Daudet, le monarchiste, déjeunera plus tard, sous la III^e République, chez la Princesse Mathilde. On lui servit des quenelles froides et il s'exclama : « Comment voulez-vous que je m'entende avec une Bonaparte quand les quenelles sont froides ? »

A Gérald Antoine : Dès 1866, pour ce qui est connu de l'opposition – mais en fait dès 1860 – la dictature de Napoléon III est la seule d'Europe qui ait évolué vers le libéralisme, à l'inverse de tout ce qui s'est passé ailleurs. Malheureusement ce libéralisme lui a été funeste. Une raison prédomine : on parle ici de droite et de gauche à propos de Louis Napoléon, mais un Bonaparte n'est ni de droite ni de gauche, il est bonapartiste.

La maladie de l'empereur a plusieurs fois été évoquée. C'est vrai qu'il était très malade. La Princesse Mathilde, le 18 juillet 1870, lui reproche de ne pouvoir se tenir à cheval. Il devait en effet être sondé toutes les heures. On a laissé partir un homme malade. Qui a parlé de la responsabilité des médecins ? L'empereur avait un caillou de 23 grammes dans la vessie, ce qui lui causait d'insupportables douleurs.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : A propos de la destruction de Paris, je ne me suis pas livré à une énumération exhaustive. Je rappellerai simplement que la rue de Richelieu, lorsqu'Hausmann commence ses travaux, avec ses six mètres de large, était considérée comme l'une des plus larges de Paris. Si on a appelé Hausmann pour mettre de l'ordre à Naples, à Constantinople, au Caire, à Bruxelles, c'est parce qu'on avait compris qu'il y avait un homme capable d'aérer ces villes.

A Charles Hargrove : Vous savez quelle empreinte l'Angleterre a laissée sur le prince Bonaparte en exil. Il y a appris non seulement le bon confort des canapés, des feux de bois et des bonnes boissons, mais aussi l'importance des parcs et jardins. Même l'opposition républicaine devra le reconnaître. Que serions-nous à Paris sans ces espaces verts ?

A Alain Plantey : Napoléon III s'est trouvé en paradoxe car il devait défendre la Papauté contre l'unification italienne. Or les Etats du Vatican représentaient une enclave insupportable.

Nous savons que ce statut n'a été réglé que par les accords du Latran en 1929. Il a fallu bien du temps pour y arriver. Toutefois, comme l'a dit Clemenceau, le grand avantage des ennemis est d'unir les opposants. Napoléon III a ainsi réalisé, volontairement et en respectant son pacte d'ancien carbonaro, l'unité italienne et, à son corps défendant, l'unité allemande en pensant qu'il fallait un nationalisme européen. Or, Victor Hugo, qui avait en tête sa fameuse idée des Etats-Unis d'Europe, ne reconnaît absolument pas à Napoléon III sa qualité d'Européen. Moi, je le fais. En effet, le Congrès de Paris de 1856 a redessiné une nouvelle Europe. Je prendrai simplement le cas de la Roumanie, née de la réunion des principautés de Moldavie et de Valachie, très délicate à envisager. En souvenir de cette décision extraordinaire a été érigée à Bucarest une statue de Napoléon III, que l'on peut voir encore aujourd'hui. Le fait qu'une Secrétaire d'Etat aux Affaires européennes ait récemment fait une déclaration qui attribuait la création de la Roumanie à un tout autre régime que celui de Napoléon III montre l'importance du dénigrement, de l'ignardise et de la désinformation que nous avons systématiquement sur cette période.

A Pierre Messmer : Vous avez évoqué la politique coloniale de l'empereur. Ce n'était pas aujourd'hui l'objet de mon propos, mais j'ai évoqué dans mon ouvrage la politique très intelligente que Napoléon III proposait pour l'Algérie et que l'on aurait dû suivre car elle aurait pu nous éviter les déchirements que nous avons connus.

A Pierre Bauchet : Le développement économique et culturel de l'Empire fut en effet tout à fait considérable. Citons les fouilles d'Alésia, les recherches sur les antiquités nationales avec le musée de Saint-Germain-en-Laye, l'hommage que Pierrefonds va recevoir grâce à Mérimée et Viollet-le-Duc, le développement du corps de l'inspection des monuments historiques. Quant à la technologie, je donnerai un exemple extraordinaire : le télégraphe direct avait été installé, pendant la guerre de Crimée, entre les Tuileries et Sébastopol.

A Jean Foyer : Effectivement, le talent littéraire est un piège. Il est évident que des auteurs qui ont des formules comme « Napoléon le Petit » et qui, en plus, s'arrangent pour se faire plaindre en s'exilant volontairement, sont beaucoup plus remarqués que de petits pamphlétaires obscurs. Je suis toujours frappé de constater que pour beaucoup d'historiens il n'y a qu'un seul Victor Hugo, alors qu'il a été multiple.

A Jean-Claude Casanova : Supposons qu'il n'y ait pas eu Sedan, qu'aurait-on dit ? Il est trop facile de critiquer alors que nous connaissons la fin de l'histoire. En tout cas, le Prince Président qui viole la République, qui suspend les pouvoirs et réalise le coup d'Etat, pose pendant un an un régime de transition – avec 400 victimes, c'est un fait – dira : « Je suis sorti de la légalité pour ne rentrer que dans le droit », ce qui est une belle formule.

A Jacques Dupâquier : C'est bien de Napoléon III que date la France statistique. Mais on oublie en général les chiffres des bonnes actions du souverain et de la souveraine. Qui parle, par exemple, des fourneaux économiques ? Le portrait est toujours à charge. On oublie toujours les côtés positifs, pourtant nombreux, quand on parle du Second Empire.

A Marianne Bastid-Bruguère : Vous avez évoqué très justement les sources historiques qui ont été détruites. Quant à celles qui ne l'ont pas été, elle ont été littéralement interdites. Rien n'est plus dangereux et plus malhonnête qu'un historien qui démarre avec un *a priori*. Pourtant, c'est ce qu'ont fait beaucoup d'auteurs, et non des moindres, pour condamner le Second Empire.

J'espère, par mes propos, avoir apporté une petite lueur sur la période du Second Empire. Certes, la Troisième République a ses grandeurs, mais elle a aussi ses petites, cette république

des Jules qui va faire à peu près la même chose que Napoléon III, mais sans le dire et qui va prendre en relais une grande œuvre que Napoléon III était en train d'échafauder.

*
* *